

PHILIPPE POITEVIN

Philippe POITEVIN

No Photo

L'école de Cancale: L'école maritime Les Rimains

Gonio : Appareil de radiogoniométrie dont l'orientation de l'antenne permet de déterminer la direction d'émission d'un radiophare fixe et connu. Le relevé d'au moins deux émetteurs permet de connaître une position .

Plomb à suif: Ligne de sonde manuelle chargée d'un plomb qui a généralement la forme d'une pyramide tronquée évidée à sa base. Le creux rempli de suif au contact du fond prélève des sédiments qui renseignent sur la nature du fond.

Philippe Poitevin

Après **l'école de Cancale,** je suis revenu à Port et je suis tout de suite monté à bord du *Sancta Maria*. Je naviguais avec mon père et mon frère. Au début, mon père était le patron parce que je n'avais pas l'âge de 22 ans réglementaire. Quand il voulait rester à Port, il disait : « Tu t'en vas avec le bateau ». Après, j'ai pris le *Sancta Maria*. Mon frère était plus jeune, alors, il est resté avec moi. Puis, il est allé à l'école lui aussi. Ensuite, il a acheté *La Portaise*, un autre chalutier.



L'antenne de gonio est visible au dessus de la cabine du *Sancta Maria* (en haut à droite)

Attention, à bord, à cette époque-là, on n'avait pas d'appareils électroniques. On n'avait qu'une boussole et une **gonio**, c'est tout ! On utilisait encore le **plomb à suif**. La gonio, c'est un poste qui émet un son, et en le réglant, quand tu coupes le son, ça donne ton orientation. On avait simplement ça comme appareil moderne.

Nous étions une quinzaine de jeunes patrons à prendre des bateaux en commandement en même temps , donc nous avons pu faire évoluer et changer les mentalités. Par exemple, pour convoquer l'équipage, nous, les jeunes patrons, on disait : « On partira demain à telle heure ». C'était tout simple. On n'envoyait plus, comme avant, les mousses courir les rues pour réveiller l'équipage.

Je me souviens, dans les couchettes, on avait encore de la paille. Un beau jour, on était dans le sud de la pointe de Lizard *(Cornouailles),* on a trouvé des matelas sur l'eau. J'ai dit : « Hop, on dégage toute cette putain de paille, on nettoie les couchettes et on met les matelas ». Heureusement, papa n'était pas là car il n'aurait pas été d'accord.

A Dieppe, on était allé à Monoprix, acheter des postes de radio, qu'on mettait dans les cabanes (*couchettes*).

Je me rappelle, le patron installait la sécurité du bateau et puis on partait en mer. Il embarquait le canot de sauvetage, les bouées… Je ne sais même pas s'il y avait des fusées. Il n'y avait pas de radar. On n'avait pas tout ça. Ça n'avait rien à voir avec

Nous étions une quinzaine de jeunes patrons à prendre des bateaux en commandement. (Ici, lors d'un rassemblement sur les quais de Boulogne.)



J'étais un jeune patron

maintenant.

Dans le *Sancta Maria*, j'avais un équipage de vieux matelots mais j'étais un jeune patron. A mon bord, il y en avait un qu'on appelait « *Croncron* ». C'était un petit matelot. C'est lui qui m'a appris mon métier parce qu'il connaissait la mer comme il faut. Lui, il avait le coup. Sur d'autres bateaux, si t'étais un jeune patron, t'avais qu'à te « démmerder ».

L'équipage était composé de huit personnes. Le *Sancta Maria* était un gros bateau, c'était un 22 mètres. A ce moment-là, on pêchait sur le côté. Alors quand on relevait le chalut, tous les matelots mettaient les pieds dessus, au coup de roulis, tout le monde se levait. Comme quand on mangeait la soupe, tous ensemble on suivait le roulis. Ah c'était des drôles de vies.

L'été, on naviguait 8-10 jours et

Philippe Poitevin

Les drailles: ???

Les semailles: ???

Les turbois: Les turbots???

quand on partait pour faire la mer du Nord à Dieppe en hiver, on partait 20 ou, 22 jours. Ce que nous appelions la mer du Nord, en fait, c'était plutôt la Manche Est. On pêchait 10 jours, on débarquait et on repartait aussitôt 10 jours en pêche. Un jour, on venait de quitter Port quand j'ai reçu un message à la radio disant: « La femme de votre frère Gérard vient d'accoucher de jumeaux ». Quand on est revenu, les jumeaux avaient 22 jours. Au retour de Dieppe, on dormait beaucoup. Il n'y avait pas de débarque car on la faisait à Dieppe, et on revenait à Port en Bessin à vide. A Dieppe, on s'installait de façon à pouvoir

On mettait 8 h et demie entre Dieppe et Port-en-Bessin

sortir avant la fermeture des portes du bassin à flot.
On mettait 8h et demie pour rentrer à Port en Bessin. S'il faisait trop mauvais temps, on laissait le bateau à Dieppe et on rentrait en voiture. On était obligé, dans ces moments-là, d'avoir un gardien pour le bateau. Il vivait à bord. De retour à Port en Bessin, au bout de 22 jours, c'était la lune de miel. Et puis, on aimait voir beaucoup de gens, beaucoup de voitures… Après avoir été avec l'horizon partout tout autour, j'adorais voir plein de bagnoles, plein de gens… On revivait.
De temps en temps, on venait vendre à Port parce qu'on ne voulait pas se faire trop mal voir. On vendait à Dieppe, parce que c'était plus près pour nous des lieux de pêche. Chaque patron, chaque navire avait un faible pour certains coins de la mer. Nous, notre pêche c'était les mers de Dieppe. D'autres c'était les mers de l'ouest, l'ouest et le sud de l'Angleterre. On pêchait toutes sortes de poissons à Dieppe. On le vendait plus cher qu'à Port-en-Bessin et on était plus près des lieux de pêche. Le poisson était comme les hirondelles, il avait son cycle. On savait, à dix jours près, où il

passait. On l'attendait au passage. Maintenant il n'y a plus les saisons comme quand on était jeune… ça a joué un rôle primordial sur le métier. On partait à Dieppe l'hiver, du 1er octobre jusqu'à Pâques après on pêchait à Port-en-Bessin. Sur Dieppe, il y a eu des hivers très très durs, avec de la neige et de la glace. Il fallait taper sur les rambardes pour faire descendre la neige. Comme on n'avait pas de radar, quand il y avait de la brume, un matelot faisait le quart sur le gaillard avec une cloche.

L'été, on naviguait un peu sur les abords de l'Atlantique, ou bien sur l'Irlande. Le plus loin où on est allé, c'est dans la baie de Liverpool, l'ile de Man. On ne l'a pas fait longtemps parce que les fonds étaient pourris. Je crois qu'on y a fait 4 ou 5 marées. On



Sancta Maria (Ex-voto dans l'église de Port-en-Bessin, réalisé par Philippe Poitevin).

Philippe Poitevin

Semailles: prononcé smaille par Philippe???

Turbois: Les turbots???

Faire l'équipage: Consiste à gérer la comptabilité du bateau et en particulier la part revenant à chaque membre de l'équipage.

n'y est pas retourné, ça faisait trop loin. On mettait 57 heures de route pour aller là-bas. Autrement, on faisait **semaille** et après à Port, on faisait **turbois**, comme on disait… et on faisait beaucoup la côte sud de l'Angleterre.

Sur le bateau, il y avait le gaillard avant avec tout le matériel, la cale, le moteur, les postes d'équipage et la passerelle. Dans la cale, on embarquait 8 à 10 tonnes de glace. Il y avait des compartiments en planches parce qu'on ne mélangeait pas le poisson. Les gamins presqu'en âge de travailler commençaient à faire des débarques à 14-15 ans et se faisaient des rabiots en lavant les planches de cale. Quand on arrivait, on voyait des petits gamins de la campagne qui venaient chiner du poisson au moment de la débarque. On disait : « Veux-tu embarquer ? » Et on l'embarquait. Certains ont fait de très très bons matelots et même des patrons. A Port, beaucoup de jeunes patrons sont issus de la campagne. On les a élevés sur le tas. Avec ma génération, les mousses n'étaient pas malheureux, c'était nos gamins.

Les femmes s'occupaient de la débarque. La femme du patron était souvent chargée de l'organiser. Sur Boulogne-radio, on disait : « Route Port et 5 femmes pour la nuit », « Route Port, une petite femme pour la nuit ». Ma femme faisait la débarque, oui, c'était en famille. Avant la

Sur les grands bateaux, tout repose sur le dos des femmes

construction de la criée, la débarque se faisait dans le premier bassin, sous des toiles, par tous les temps et ce n'était pas une détente.

Sur les grands bateaux, tout repose sur le dos des femmes : la maison, les enfants, les papiers, l'équipage, les hommes, les débarques, tout. Jacqueline ne **faisait pas l'équipage**. Elle ne pouvait pas faire les débarques et puis faire les comptes.



J'en avais marre de naviguer sur un gros bateau.

Vous savez les matelots ce sont un peu de grands enfants, enfin certains. Quand vous êtes patron d'un grand bateau, tout ce qui se passe à la maison, les problèmes des enfants, les problèmes d'argent, les emmerdes, tout ça vous passe au-dessus… Quand vous vivez en vase clos, à bord d'un bateau, ce n'est pas pareil qu'à terre. Enfin, c'est comme ça.

J'ai commandé le *Sancta Maria* pendant 18 ans avant d'avoir un bateau plus petit. J'en avais marre de cette navigation à Dieppe. On était parti 20 jours, ce qui faisait 3 jours dans le mois à la maison. Ce n'était pas une vie, ni pour moi, ni pour mes matelots. J'ai décidé en 1977 d'avoir un petit bateau, *La Bonne Sainte-Rita*.

J'avais un copain de Grandcamp, plutôt un frère. Il avait un petit bateau et lui ne faisait que la nuit. Il vendait lui-même sur le quai et me poussait à faire la même chose, mais on ne pouvait pas vendre directement sur le quai à Port en Bessin.

J'en avais marre de naviguer sur

Philippe Poitevin

un grand bateau, je disais toujours à Jacqueline, à la radio : « Héla, vivement que j'aie un petit bateau ». Un beau jour, Jacqueline m'a posé la question : «Alors, tu veux ou tu ne veux pas?

J'ai un peu regretté quand j'ai eu le petit bateau

» Je lui ai dit : « Ah si, j'vou-drais un petit bateau… Ben oui, mais pas le temps d'aller chercher … » Elle m'a répondu : « On va faire les ports avec Paulo ». Ils ont trouvé un petit bateau à St Malo.

Quand j'ai eu le petit bateau, j'ai un peu regretté. Il était trop petit. C'était plutôt une grande chaloupe pontée. C'était un bateau dangereux surtout quand il faisait mauvais temps. Quand j'avais un nouveau matelot à bord et qu'il faisait mauvais temps, j'interdisais de regarder derrière. Des seaux d'eau tombaient sur le pont derrière et je me disais : « Il va avoir les jetons. Il ne va pas vouloir revenir. »

Avec le petit bateau, j'étais à terre plus souvent. Mais pour Jacqueline, c'était du boulot. Quand je revenais de huit jours de mer, je n'avais qu'un rechange. Tandis que sur le petit bateau, il fallait 2 ou 3 rechanges la semaine, un pour chaque marée. Alors il fallait laver. On ne se rendait pas compte du boulot que ça donnait. Jac-queline avait plus de mal avec le petit bateau qu'avec le grand.
On naviguait à 3 et on faisait les nuits, simplement les nuits à la sole. Ce qui nous sauvait, c'était la pêche à la coquille St Jacques. Avant la guerre, certains matelots de Port en Bessin faisaient déjà la coquille mais ils partaient tous à Boulogne. Ensuite, il y a eu la guerre. Après le Débarquement, pendant plusieurs années, seuls le *Jean Bart* et le *Patron Jean Tabourel* pêchaient la coquille Saint Jacques. Quand je me suis mis à faire la coquille avec le *Sancta Maria* avec notre ancien gréement, c'était le bagne ! On avait quatorze dragues, sept de chaque côté. C'était très très dur et

Les saloins: ???

Les piches : ???



Collection "La Jolie Brise"

La Bonne Sainte Rita

surtout très dangereux.
Dans les années 70, le *Petit Fanche* de la baie de Saint Brieuc est venu vendre ses coquilles Saint Jacques. Un mareyeur lui a dit : « Tes coquilles, j'en veux pas. Il y en a des montagnes à Port-en-Bessin. » Aussitôt il y a eu une « invasion » bretonne pour pêcher sur nos côtes. A Port en Bessin, les Bretons ont été acceptés tout de suite. Il y avait une tradition d'accueil. Les Portais avaient déjà accueilli, lors de la débâcle, les gens du nord qui descendaient sur les **?saloins?** Presque tous les Etaplois sont arrivés à Port en Bessin mais avec les batés, des **piches?** des fois, tout le matériel. La mairie avait demandé à ce qu'on ne laisse pas ces gens-là sur le trottoir. Les familles de Port en Bessin en ont hébergés pas mal. Donc quand les bretons sont venus, ça a fait un petit peu le même effet. Ils ont été acceptés et d'ailleurs, on s'est fait

Philippe Poitevin

vraiment de bons amis. Certains sont même restés.
Ils étaient en avance sur nous en matière de pêche de la coquille Saint Jacques. Ils ont apporté du modernisme dans le gréement et les dragues à coquilles. Ils nous ont appris pas mal de choses. Nous, on était resté avec le vieux gréement des grands-parents, tandis qu'eux, c'était vraiment le top. Ça a été une corvée de moins pour nous. Nous, on mettait entre 2 heures et 2 heures et demie à tirer quatorze dragues et les remettre à l'eau. Eux, ils avaient quatre dragues de chaque côté, ils mettaient une demie heure, même pas, 20 minutes. C'était des dragues avec un volet, on appelait ça les dragues atomiques. Avec

J'avais l'interdiction formelle de naviguer

deux dragues, ils pêchaient autant que nous avec six. Nos dragues pesaient à peu près 50-80 kilos, tandis que les leurs pesaient 150 kilos. C'était du boulot. Ils nous ont montré pas mal de choses mais ils ne connaissaient pas encore les dragues à ressorts. Seuls les Anglais les utilisaient.
J'ai fait 28 ans de commandement: 18 ans du grand et 10 ans du petit. Et un beau jour, j'ai dit à ma femme : « Je suis fatigué, je ne vais pas partir cette nuit, je partirai demain après-midi. » L'après-midi, les pompiers m'ont récupéré… j'étais par terre.
J'avais l'interdiction formelle de naviguer. Dans le fond, j'étais très content, j'en avais ras le bol. Je ne voyais pas plus la famille avec le petit bateau. On ne faisait que les nuits à soles mais attention c'est du boulot. Dans un grand bateau, vous avez votre second, l'équipage sur le pont. Alors que sur le petit bateau, il n'y a pas de commandant, il n'y a pas d'ouvriers, tout le monde est dans le même sac. C'est deux fois plus de travail.
Lors des nuits à soles, on faisait à peu près douze coups de chalut. Mais douze coups de chalut, c'est aussi 7 à 800 kilos de sable, cailloux, gravier… Ça faisait une sacrée corvée.
Mon médecin m'a arrêté une deuxième fois. Il a dit à ma fem-me : « Tu sais, s'il y retourne… » . Alors Jacqueline m'a dit : « On vend tout, on arrête. » J'ai arrêté et après, j'ai eu cette putain de maladie. Pendant 3 ans, ma voix s'en allait tout doucement…
Dans le fond, je trouve qu'on a gâché notre vie. Mais les parents nous disaient : « L'école ou les bottes ». Mais on savait très bien que c'était les bottes. On n'avait pas un sou à la maison. Alors on savait bien que quand la mère se promenait sur le quai, si elle rencontrait un arma-teur et parlait de nous...

Dragues à coquilles modernes

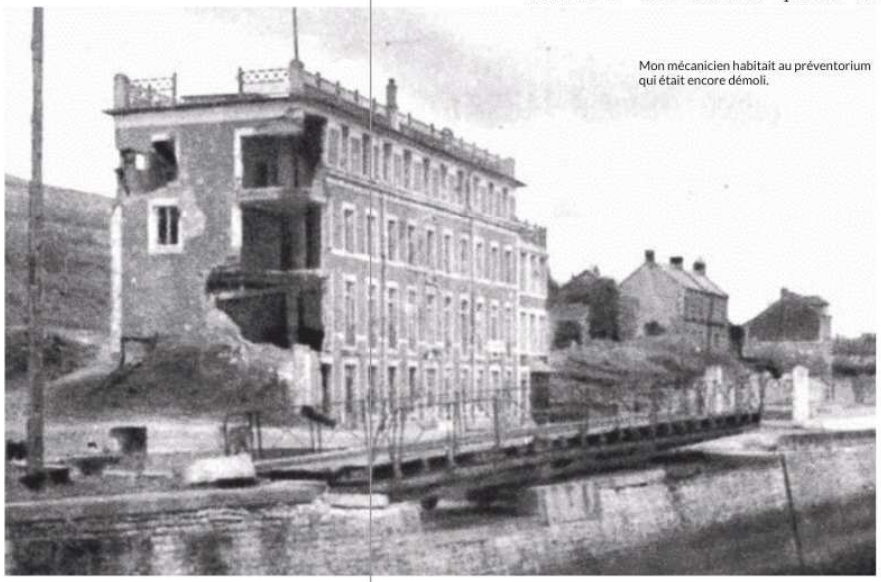


No Photo

Philippe Poitevin

Un jour le maire, M. *Oblet*, m'arrête sur la route. J'étais à l'armée et je n'avais pas vingt sous. Il me dit : « veux-tu une maison ? ». Je lui dis : « mais je n'ai pas de sous ». Il me répond « Je ne te demande pas si tu as des sous. Je te demande si tu veux une maison. D'ailleurs, tu n'es pas tout seul dans ce cas-là. Vous êtes une dizaine. J'achète des terrains et tu me rembourseras quand tu pourras ». Il nous a fait confiance. Mon mécanicien habitait au préventorium qui était encore démoli. Tous les gens qui n'avaient pas de sous habitaient là-dedans. Le maire lui a demandé « Tu as combien de gosses? ». Il lui a répondu « J'en ai sept » Et le maire lui a dit : « Laisse-moi faire. Tu vas avoir une maison ».

On a eu notre maison. La maison s'est construite, on payait 110 000 francs par an, ça fait combien, ça? 1100 nouveaux francs par an, 150-160 euros quoi! Et on touchait 900F d'aides. Ça ne faisait presque rien. Donc, on a eu rapidement une maison à nous. A quarante ans, c'était fini de payer. Mais attention, personne à Port n'en voulait, parce que les gens disaient « c'est construit qu'avec du sable, un coup de pied dedans, ça s'écroule ». Et puis maintenant tout le monde voudrait avoir les mêmes, c'est de plain-pied, c'est grand.



Mon mécanicien habitait au préventorium qui était encore démoli.

Autrement à Port, quand c'était une fête, comme le 15 aout, c'était la fête de la Vierge, il n'y avait pas de bateaux à la mer.

A la Toussaint, à Noël, il n'y en avait pas non plus. A Noël, tout le monde repartait le 27 décembre avec les bateaux.

L'été, on allait faire la collation chez *Vallée* et on faisait cuire des crabes, du maquereau, de la crevette et on partait sur la route en chantant, il n'y avait pas de voitures. On faisait des collations soupantes avec Bébert et Jeannine, avec Jacques, oui ça se faisait beaucoup.

Tout Port faisait ça ! Pour monter là-bas chez *Vallée,* ça chantait, c'était autre chose. Avec le poulet, le saucisson, c'est vrai que manger un poulet dans l'herbe, c'est bien ! De chez nous, là, on entendait chanter et on se disait : « Ah c'est notre groupe et on partait les rejoindre » ou « c'est ceux-là, laisse les passer devant ».